

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 39

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181968>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

quelle M. Thiers passe en revue quelques souverains, et met en lumière leur caractère et leur politique :

L'empereur François-Joseph. — « Je fus bien reçu de l'empereur François-Joseph, disait M. Thiers, et je m'attendais à cet accueil, ayant été à peu près le seul en France qui eût prédit que, si on défaisait l'Autriche, qui n'inquiétait personne, on allait faire une Prusse compacte, menaçante et irrésistible. »

Le czar Alexandre. — « A St-Petersbourg, l'accueil qui m'attendait ne fut pas moins bienveillant. Le czar me dit tout de suite qu'on se méprenait étrangement quand on lui supposait des projets d'agrandissement et de conquête. — Ce qui me manque, me disait-il, ce ne sont pas les territoires, j'en ai trop, et je n'ai pas assez d'hommes; sur beaucoup de points, la population fait défaut. Pourquoi ferais-je la guerre? Pour ajouter au prix du sang versé, en diminuant mon capital d'hommes (qui n'est pas suffisant tel qu'il est), des provinces nouvelles à celles que j'ai déjà? Ce serait une politique insensée, qui ressemblerait, sous un autre point de vue, à celle de l'empereur Napoléon III.

« Le czar, ajoutait M. Thiers, n'était pas forcé de me dire toute la vérité; cependant, d'après ce que je vis et ce que j'entendis autour de moi, j'ai la conviction qu'il était sincère, et j'ai de nouvelles raisons de croire que ses idées ne se sont pas modifiées. »

L'empereur Guillaume. — On parla ensuite de l'empereur Guillaume I^{er} et du roi Victor-Emmanuel: « L'empereur d'Allemagne, reprit M. Thiers, a une très grande qualité, et très rare chez un souverain. Quand il a fait choix d'un homme dont le talent, l'habileté peuvent lui être utiles, il lui est constamment fidèle et il le conserve au prix des plus grands sacrifices, qui, pour les rois et les empereurs, sont les sacrifices d'amour-propre. L'empereur Guillaume supporte avec un calme stoïque et une patience à toute épreuve la mauvaise humeur, les paroles aigres et même les rebuffades de son premier ministre. Il souffre évidemment de cet état de choses, mais il sait que ce premier ministre lui est indispensable, et il cède, il oublie les écarts de tempérament, les défauts de caractère; il ne se souvient plus que des services rendus, et il pense aux services qu'on pourra lui rendre.

Victor-Emmanuel. — « Quant au roi Victor-Emmanuel, celui-là est un homme. Personne encore, continua M. Thiers, ne l'a jugé à sa valeur. On l'a représenté comme une sorte d'officier de garnison, grand chasseur de chamois, grand coureur d'aventures, une sorte de Roger-Bontemps couronné. Prenez-y garde, ce Roger-Bontemps est le prince le plus fin, le plus habile et le plus politique de l'Europe. Tant qu'a vécu M. de Cavour, on lui a attribué tout l'honneur de la politique italienne; cependant, il est plus que probable que le roi était un collaborateur très actif et très intelligent de M. de Cavour; seulement, il ne s'en vantait pas.

« Il laissait à celui-ci tout l'honneur, pourvu qu'il

eût tout le profit. Depuis que M. de Cavour a disparu de la scène, rien n'a été changé; la politique italienne est restée, après la mort du grand ministre, ce qu'elle était pendant sa vie, c'est-à-dire persévérante dans son but et surtout très habile. Victor-Emmanuel mène tout, tient les rênes de la politique intérieure et de la politique extérieure, et il n'a l'air de s'occuper de rien, ce qui est le comble de l'habileté. Patient et résolu, il épie l'occasion et la saisit par la nuque. On s'étonne que tout lui ait réussi, même ses défaites: c'est qu'il poursuivait une idée, c'est qu'il avait une politique visible, palpable, nationale, dans un temps où les autres gouvernements n'en avaient aucune. Aussi qu'est-il arrivé? Il a mangé l'artichaut jusqu'à la dernière feuille. Parti de Turin, il est à Rome. On peut, selon l'opinion qu'on a, juger diversement son installation dans la ville des papes, mais c'est une puérité de croire qu'on l'en fera sortir. »

Enfin, M. Thiers, parlant des Italiens, ajouta que si un peuple l'avait trompé, c'était celui-là.

Il avoua qu'il ne le croyait pas aussi sage, aussi préparé à la pratique de la liberté, et qu'il fut bien surpris qu'après tant de secousses dans la Péninsule, il s'y soit trouvé un parti conservateur assez fort, assez compact pour y maintenir l'équilibre.

Nous parcourions l'autre jour, chez un libraire, l'*Itinéraire descriptif et historique de la Suisse*, par Joanne, et nous tombâmes par hasard sur un chapitre intitulé: « Sciences et arts. — Instruction publique, etc. », dans lequel M. Joanne nous dit, en parlant des écoles de la Suisse, cette incroyable bêtise:

« Sur les 2,627,428 enfants reçus dans ces écoles, 922,820 enfants, ou plus d'un tiers, y sont à titre gratuit.

« Près de 600,000 enfants restent encore complètement privés d'instruction, et beaucoup de ceux qui figurent sur les listes de l'école, n'y allant que pendant deux ou trois mois de la mauvaise saison, oublient l'été ce qu'ils ont appris l'hiver. C'est parmi ces enfants, abandonnés à l'ignorance, que se recrutent plus tard les malfaiteurs. »

La Suisse ne comptant que 2,750,000 âmes de population, il résulte de ce qui précède qu'elle est entièrement peuplée d'enfants.

Et que dites-vous de ces 600,000 enfants privés d'instruction, qu'on nous représente comme une pépinière de malfaiteurs?... Il faut avouer que les étrangers qui n'ont d'autres renseignements que ceux-là doivent se faire une singulière idée de notre pays.

Le Guide-Joanne a eu au moins quatre ou cinq éditions; il y a donc plusieurs années qu'il répand ces absurdités. On lit au bas du titre de l'ouvrage: « Droit de traduction réservé. » Hélas! nous ne demandons pas mieux!

M. Joanne nous gratifie, en outre, de quelques amabilités. « Les Suisses, dit-il, ne sont pas sans

défauts ; ils en possèdent surtout de fort désagréables pour les touristes ; leur avidité, devenue proverbiale, va quelquefois jusqu'à l'indélicatesse ; comme tous les peuples libres, ils sont souvent grossiers, surtout les Allemands. »

Monsieur Joanne, faites donc attention que la France est libre, maintenant.

Le même ouvrage nous apprend qu'il y a en Suisse 1,575,000 célibataires. Ce chiffre nous fait frémir en songeant combien il y a encore de filles à marier.

Geneviève.

IV.

Ils vécurent ainsi quelques années. Geneviève avait atteint la première moitié de sa vingtième année. Bien des prétendants s'étaient offerts pour obtenir sa main, mais elle disait toujours qu'elle ne voulait pas se marier. Le père lui donnait raison, puis il lui répétait : — Geneviève, tu es trop délicate pour un paysan ; si je gagne mon procès, nous irons à la ville, je te donnerai aussi un boisseau de thalers pour ta dot, et alors tu pourras choisir parmi les messieurs. Geneviève, il est vrai, se mettait à rire, mais intérieurement elle donnait cependant raison à son père, elle pensait que si elle se mariait, ce ne serait jamais avec un paysan. Elle avait trop longtemps souffert de leur violence et de leur rancune, et elle éprouvait contre eux une prévention trop profonde. Geneviève pensait qu'en ville, où les gens sont plus polis et plus délicats, ils devaient aussi être meilleurs et plus braves. Les nombreuses humiliations subies par elle provenaient de ce qu'elle considérait les gens comme trop grossiers, et elle-même comme beaucoup meilleure ; en continuant de réfléchir à la vie des paysans, elle en vint à se regarder elle-même, non seulement comme meilleure que les autres, mais encore comme d'une condition supérieure et bien plus distinguée. Ce fut là son grand malheur.

§ 2.

On se trompe très fort, si l'on croit qu'à la campagne on peut vivre tranquille pour soi seul. Cela ne se peut que dans une grande ville, où les gens ne s'occupent pas les uns des autres, où l'on passe journellement devant quelqu'un sans savoir qui il est ni ce qu'il fait, où l'on court devant un homme sans le saluer et presque sans le regarder, comme si c'était une pierre et non pas un de nos semblables ; mais à la campagne, dans un village où le petit nombre des habitants se connaît, on doit en quelque sorte compte à ses semblables de ses actions et de ses démarches ; on ne peut s'isoler dans son quant à soi. Dans la Forêt-Noire, le mode de saluer change même selon la chose que l'on vous voit faire ; si vous montez la montagne, celui qui vous rencontre ne manque pas de vous dire : — Montez-vous là-haut ? Si vous descendez : — Descendez-vous là-bas ? Si vous chargez quelque chose sur une voiture : — Ne chargez pas trop ! ou bien : — Ne travaillez pas si fort ! Si vous êtes assis à vous reposer, devant chez vous ou au bord de votre champ : — Il fait bon se reposer ! ou bien : — Il fait beau ce soir. Causez-vous avec quelqu'un, le passant vous demande de même : — Qu'est-ce que vous dites de bon ? etc.

Cette intervention orale dans les faits et gestes des autres constitue une certaine communauté de la vie, qui s'étend sur tout. Mais le tableau a aussi ses côtés sombres. Que quelqu'un, par exemple, prétende arranger sa vie de telle façon qu'elle déroge aux mœurs et coutumes générales, il se trouvera exposé aux résistances et aux moqueries de tous. Les vieux garçons et les vieilles filles surtout deviennent le point de mire du sarcasme de la rue, leur célibat eût-il pour cause la pauvreté ou toute autre chose.

Aussi, plus Geneviève approchait-elle de l'époque déplorable où elle serait une vieille fille, et plus facilement usait-on à son sujet de railleries et de moqueries. Un certain dimanche, Geneviève se promenait par le village ; le Trallé, espèce

d'imbécille de village, la suivait à quelques pas. Un groupe de jeunes gens se trouvait dans ce moment devant la maison commune. Quand ceux-ci aperçurent Geneviève, l'un d'eux s'écria : — Tiens, Trallé, voici ta bonne amie ! Le Trallé se mit à ricaner tout joyeux, sur quoi les autres l'encourageaient et l'excitaient à aller donner le bras à sa belle ; Geneviève, en les entendant, se crut près de tomber à terre, de honte et de douleur. Déjà le Trallé gambadait de son côté et lui prenait le bras avec toutes sortes de grimaces, lorsque Geneviève leva sur ces jeunes gens un regard si lamentable et si ardent, que l'un d'eux se décida à prendre son parti. On ne comprit pas ce qu'il dit, car les autres riaient à gorge déployée. En ce moment arriva à Geneviève un secours inattendu. Le chien Sultan, qui l'avait suivie, s'élança tout à coup aux épaules de Trallé, le saisit au collet et l'étendit par terre. Geneviève eut alors assez de peine à faire lâcher prise à son chien, et elle passa outre. Dès ce moment, Sultan devint une autorité fort redoutée dans le village. Cet événement impressionna très fortement Geneviève, et ne fit que renforcer en elle son aversion contre les paysans.

Geneviève alla passer quelques semaines chez Melchior, à Ergenzingen ; là régnait aussi souvent le trouble, car Melchior avait une femme dure et avare, qui lui donnait à peine de quoi apaiser sa faim.

Le bourgmestre d'Ergenzingen, un veuf, père de trois enfants, venait souvent chez Melchior ; un jour, il demanda Geneviève en mariage. Geneviève était presque décidée à accepter. Elle n'avait, il est vrai, aucune inclination pour le bourgmestre, mais sa vie solitaire lui était à charge, et puis elle se réjouissait à la pensée de devenir une bonne et tendre mère pour ces petits orphelins. Mais le seigneur représenta à sa fille que le bourgmestre était un butor, qui avait très durement traité sa première femme, et il répéta plusieurs fois que, pour Geneviève, il fallait absolument un homme distingué. Le bourgmestre reçut un refus ; sa demande ayant été connue dans le bourg, les jeunes gens, enchantés qu'ils étaient de jouer une niche à cet homme sévère, lui étendirent, pendant la nuit, de la paille, à partir de sa maison jusqu'à celle de Melchior. Le bourgmestre conçut dès lors une haine profonde contre Melchior et Geneviève. Quant à celle-ci, elle retourna à la maison, et continua à partager la solitude de son père.

Plût à Dieu que Geneviève eût suivi son propre mouvement et épousé le bourgmestre ; mais elle s'acheminait vers la triste destinée qui l'attendait.

La vie de Zahn semblait devoir finir plus tôt que son procès. Cet homme, autrefois si fort, devenait maladif et languissant ; la peine et le chagrin longtemps retenus avaient, comme un ver, rongé le germe de sa vie. Souvent il restait des journées entières sans dire le mot, seulement par intervalles il murmurait quelques paroles incompréhensibles à son chien Sultan, qui posait sa tête sur la poitrine de son maître, et le regardait avec des yeux resplendissants de fidélité.

Geneviève ne pouvait pas être toujours auprès de son père, et, maintenant qu'il était malade, il sentait doublement et triplement combien il était isolé et séparé du reste du monde. Il y a bien des gens qui, aussi longtemps qu'ils sont heureux et bien portants, vivent souvent au jour le jour, abandonnés de Dieu ; mais, à l'arrivée d'un malheur ou d'une maladie, ils reviennent douloureusement à Lui, hélas ! souvent au Dieu faux de la superstition. Il en arriva de même au vieux Zahn dans ses relations avec les hommes. Tant qu'il était en santé, il avait vécu abandonné des hommes, et s'en inquiétait peu. Maintenant, rien ne lui aurait été plus agréable que d'avoir quelqu'un avec lequel il eût partagé sa chambre bien chaude, et échangé une bonne prise de tabac. Le seigneur venait souvent à la fenêtre et regardait dehors ; il se mettait même à tousser quand quelqu'un passait, mais personne ne le saluait, personne ne venait le visiter, et il refermait toujours tristement la fenêtre.

(A suivre.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.